Marjane Satrapi, exilée devenue icône de la BD

Célèbre pour « Persepolis », sa bande dessinée portée à l'écran, la Franco-Iranienne est morte à l'âge de 56 ans

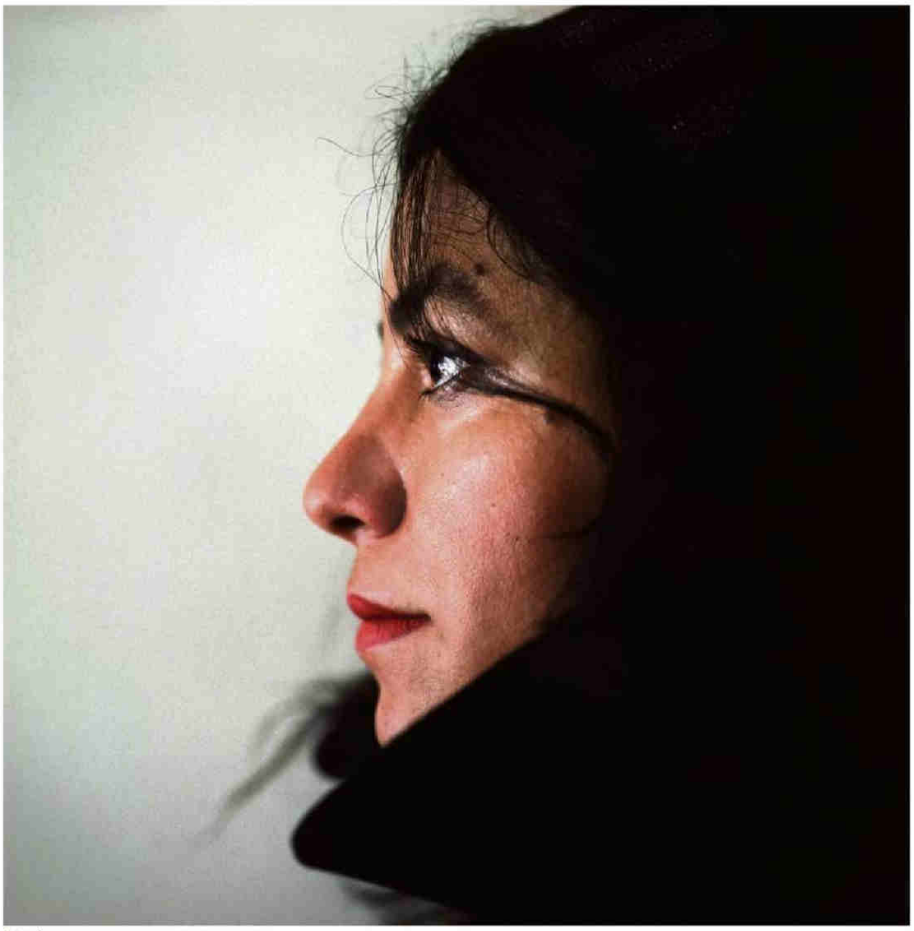
DISPARITION

Longtemps Marjane Satrapi a renvoyé l'image d'une femme puissante, volubile et volontaire. Des yeux noirs magnétiques, une voix rauque tannée par la cigarette, un débit de mitraillette. Une force naturelle qu'elle portait sans jamais la revendiquer. L'exil, la solitude, le deuil : la bédéaste primée et cinéaste césarisée a tout connu mais ne s'est jamais apitoyée. Toujours debout. Incapable d'abandonner, ou de s'abandonner. Elle s'est pourtant éteinte à l'âge de 56 ans, *« morte de tristesse un peu plus d'un an après le décès de Mattias Ripa, son mari et l'amour de sa vie »*, ont écrit pudiquement ses proches dans un communiqué transmis jeudi 4 juin à l'Agence France-Presse.

Pour ses amis, c'est la consternation. *« Je lui avais parlé récemment, elle disait qu'elle allait beaucoup mieux, ses posts Instagram étaient plus positifs »*, confie au *Monde* le politologue franco-iranien Farid Vahid, avec lequel elle avait publié le roman graphique collectif *Femme, vie, liberté* (L'Iconoclaste, 2023), reprenant le cri de ralliement de la contestation en Iran en 2022. *« J'ai perdu ma sœur jumelle »*, s'écrie, sur Instagram, le dessinateur Joann Sfar. Pour les Iraniens qui la pleurent, Marjane Satrapi était plus qu'une artiste : une icône.

Jamais elle n'avait pensé s'ériger en symbole de l'Iranienne en exil. Sa série de romans graphiques *Persepolis* (L'Association, 2000-2003) n'était pas tant une autre image de l'Iran qu'une autre version de l'histoire, la sienne, celle dans laquelle tant d'Iraniens de la diaspora se sont reconnus. Celle d'une petite fille qui voit son pays sombrer dans le fondamentalisme religieux, qui raconte l'asphyxie progressive d'une société, les blessures indélébiles de la guerre, et cet exil qui, un temps, a bien failli l'emporter.

Beaucoup se sont retrouvés dans ce témoignage, cet humour mâtiné de colères et de doutes. Leurs yeux se sont embués à l'évocation de souvenirs que partagent tant d'Iraniens, tissés de détails infimes et délicats : les pétales de fleurs dont sa grand-mère garnissait ses soutiens-gorge, la saveur d'une prune. *« Avec* Persepolis, *elle a complètement changé l'image que les Français avaient de l'Iran. Et elle a vulgarisé quelque chose de complexe, et elle a réussi à le faire car elle avait une fine compréhension des deux sociétés, des deux langues, française et iranienne. C'était là son génie »*, salue Farid Vahid.



A Paris, en 2009. FRANCK COURTÈS/VU POUR « LE MONDE »

LES DATES

22 NOVEMBRE 1969
Naissance à Racht (Iran)

1994
S'exile en France

2000
Premier tome de « Persepolis »

2004
« Poulet aux prunes »

2007
Adaptation de « Persepolis » au cinéma

4 JUIN 2026
Mort à Paris

Tenir sa promesse

Née en 1969 à Racht, dans le nord-ouest de l'Iran, fille unique de parents affectueux, intellectuels et militants de gauche, elle voit son enfance basculer avec la révolution islamique de 1979. La petite fille maligne et curieuse devient une adolescente rebelle que ses parents choisissent d'envoyer, en 1984, à Vienne, pour la protéger. De retour à Téhéran à 19 ans, elle se marie, divorce aussitôt, décroche un diplôme de l'Ecole des beaux-arts. En 1994, elle quitte l'Iran pour de bon, non sans avoir juré sur la tombe de son grand-père, mort pour ses idées, qu'elle ne le décevrait pas. Elle se rend aussi derrière la prison d'Evin, où son oncle a été enfoui dans une fosse commune, payant son engagement communiste, et lui donne sa parole de rester *« aussi intègre que possible »*.

Quand elle arrive en France, la jeune femme fait tout pour tenir sa promesse. L'Ecole des arts décoratifs de Strasbourg, où elle s'inscrit, jouit d'une réputation flatteuse dans le milieu de l'illustration et de la bande dessinée. Trois ans plus tard, elle s'installe à Paris et pénètre dans un studio bohème appelé l'Atelier des Vosges, en raison de sa localisation, place des Vosges. L'appartement de 80 mètres carrés avec fenêtres sur cour accueille alors la future fine fleur de la « nouvelle bande dessinée », autour de Joann Sfar, Emmanuel Guibert, Christophe Blain, Emile Bravo ou encore David B., qui va l'encourager, alors qu'elle se destinait à embrasser la profession de graphiste, à transposer en BD le récit oral qu'elle faisait de sa jeunesse en Iran, le soir dans les bistrots voisins.

Ainsi naîtra *Persepolis*, au cœur du Marais. Récit autobiographique en noir et blanc, cette tétralogie publiée entre 2000 et 2003 chez L'Association constitue aujourd'hui un jalon dans l'histoire du 9e art et du roman graphique en particulier. *« Sans* Persepolis, *les éditeurs traditionnels ne se seraient peut-être pas tous mis à produire* [du] *roman graphique. Après* Maus, *d'Art Spiegelman, quinze ans auparavant, c'est probablement la deuxième bande dessinée qui s'est autant vendue chez les non-amateurs de BD. En ce sens,* Persepolis *a énormément contribué à bouleverser le paysage de la bande dessinée, et ce mondialement »*, confie l'ancien patron de la maison d'édition L'Association, Jean-Christophe Menu, dans le *Dictionnaire amoureux de la bande dessinée*, de Benoît Peeters (Plon, 608 pages, 26 euros).

Lauréat de deux prix au festival d'Angoulême en 2001 (Alph'art du premier album) et en 2002 (Alph'art du meilleur scénario), *Persepolis* va largement contribuer, financièrement, au maintien de L'Association, maison indépendante créée par des auteurs, dans le paysage éditorial : la série s'est vendue à plus d'1 million d'exemplaires, et 15 000 copies de l'intégrale sortie en 2007, régulièrement rééditée, s'écoulent encore chaque année.

L'exemple de Marjane Satrapi semble également *« avoir "autorisé" d'autres jeunes femmes à traverser le monde à s'exprimer à travers la bande dessinée »*, explique Thierry Groensteen dans *Le Bouquin de la bande dessinée* (Robert Laffont, 2021), en citant les noms de l'Iranienne Parsua Bashi ou de la Libanaise Zeina Abirached. Dans une story publiée sur Instagram, la dessinatrice Pénélope Bagieu a salué une personne *« décisive »* pour elle et beaucoup d'autres artistes femmes.

Après plusieurs collaborations en tant qu'illustratrice dans le secteur de la littérature jeunesse, l'autrice publiera par la suite deux autres albums : *Broderies* (L'Association, 2003), une série de témoignages, en forme de commérages, de femmes iraniennes à l'heure du thé ; et *Poulet aux prunes* (L'Association, 2004), qui raconte les derniers jours d'un musicien de luth iranien, dont l'instrument a été cassé par sa femme, prix du meilleur album à Angoulême en 2005.

L'exil, la solitude, le deuil : la bédéaste primée et cinéaste césarisée a tout connu, mais ne s'est jamais apitoyée

Nouvelle ère créative

Quatre ans après la publication de *Persepolis*, elle en offre une version cinématographique qui signale le début d'une nouvelle ère créative comme cinéaste. Coréalisé avec l'auteur de BD Vincent Paronnaud, le film, au même titre que le livre dont il conserve la stylisation charbonneuse, touche au cœur. Il reçoit, en 2007, le Prix du jury à Cannes, puis deux Césars.

Il aurait été fâcheux d'arrêter en si bon chemin. Marjane Satrapi rejoue donc avec *Poulet aux prunes* (2011) la formule de l'autoadaptation en compagnie de Vincent Paronnaud, mais franchit, en revanche, le Rubicon de la prise de vue réelle. Le résultat, avec Mathieu Amalric en violoniste inconsolable, est frappé d'une certaine artificialité.

La Bande des Jotas (2013), petit road-movie déjanté dans les paysages espagnols avec course-poursuite, mafieux et pétoires, réduit la voilure et s'éloigne de l'Iran. Suivront *The Voices* (2015), comédie noire sur un serial killer schizophrène, *Radioactive* (2020), biopic de Marie Curie en femme forte et dangereuse, et enfin *Paradis Paris* (2024), film choral assez gênant dont le centre dynamique est le rapport des personnages à la mort, motif obsédant qui résonne de façon troublante aujourd'hui.

Après avoir mis un point final au dernier chapitre de *Persepolis*, Marjane Satrapi avait décidé de ne plus évoquer son pays natal, convaincue qu'il était indécent de s'exprimer sur une réalité qu'elle ne vivait pas. La mort, en septembre 2022, de Mahsa Amini, arrêtée pour un foulard mal porté, remet en question cette résolution. Dans tout l'Iran, la colère éclate. Les femmes retirent leur voile, coupent leurs cheveux, et font résonner le slogan *« Femme, vie, liberté »*. *« J'ai vu que toute la société était derrière ces femmes. J'ai alors décidé de reprendre contact avec cette jeunesse »*, racontera Marjane Satrapi dans *Libération*. Comment lutter pour un pays qu'on a quitté depuis plus de vingt ans ? Comment, de Paris, épauler la jeunesse iranienne qui risque sa vie ?

Ces questions, Marjane Satrapi les a retournées maintes fois dans sa tête. Mais, à ses yeux, rien n'était pire que l'inaction. En novembre 2022, elle réalise le clip *Baraye*, inspiré de la chanson devenue emblématique de Shervin Hajipour, et rassemble pour l'occasion quelques actrices connues, comme Chiara Mastroianni, qui avait prêté sa voix au film *Persepolis*, ainsi que Camille Cottin. L'année suivante, *Femme, vie, liberté* donne son titre à un roman graphique collectif.

Outre Farid Vahid, Marjane Satrapi s'entoure de 17 dessinateurs iraniens, du journaliste Jean-Pierre Perrin et du directeur du programme d'études iraniennes à l'université Stanford, Abbas Milani. Leur ambition ? Célébrer les combattantes de la liberté, éclairer les événements récents à l'aune de l'histoire du pays et bousculer les clichés qui perdurent en Occident. *« Ecoutez-nous, entendez-nous, regardez-nous,* exhorte-t-elle dans *Libération*, après la remise du prix Nobel de la paix à la militante iranienne Narges Mohammadi en 2023. *Le peuple iranien est en marche. Nous ne demandons pas au reste du monde de venir faire la révolution à notre place, nous ne demandons pas une intervention, mais simplement d'arrêter de donner au régime des gages de légitimité, en continuant à les inviter. »*

En janvier 2025, elle refuse la Légion d'honneur, dénonçant *« une attitude hypocrite de la France vis-à-vis de l'Iran »*, notamment dans l'attribution de visas. Le 8 avril 2025, la mort de son mari, Mattias Ripa, son amour, son pilier, la plonge dans une douleur immense et un profond désir de disparaître. En février, dans un sursaut final, elle crée la Fondation pour le cinéma Mattias et Marjane Ripa-Satrapi, abritée par l'Académie des beaux-arts dont elle était membre, afin de permettre à des étudiants étrangers de venir étudier le cinéma à Paris. ■

ROXANA AZIMI, JACQUES MANDELBAUM ET FRÉDÉRIC POTET